mission.
nivôse an 2

FRC.
6336
Case
FRC
15838

COMPTE RENDU

A LA CONVENTION NATIONALE,

De la mission du citoyen CASSANYES, *envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, depuis le* 15 *juillet, jour de son arrivée à Perpignan, jusqu'au* 13 *nivôse, époque où il a quitté l'armée, pour rentrer dans le sein de la Convention.*

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION.

CITOYENS LÉGISLATEURS,

Par décret du 6 juillet dernier, j'ai été adjoint aux citoyens Fabre, Bonnet, & Projean, représentans du peuple près l'armée des Pyrénées-Orientales. Je vais vous rendre compte de ce que j'ai vu & de ce que j'ai fait, avec cette franchise & la simplicité qui caractérisent un vrai républicain.

A

THE NEWBERRY
LIBRARY

Rapport

Parti de Paris le 7 juillet, je précipitai ma marche nuit & jour, pour pouvoir plutôt partager les dangers & les fatigues de mes collègues & de nos frères d'armes. J'ai visité, dans ma route, plusieurs administrations: par-tout les esprits étoient disposés pour l'acceptation de la constitution; le fédéralisme commençoit à être en horreur, j'ai fait tous mes efforts pour en extirper les racines.

Arrivé à Perpignan le 15 juillet, j'y ai trouvé notre collègue Projean; Fabre se tenoit à Collioure; Bonnet & Espert étoient dans les départemens voisins, pour les subsistances. La portion du travail qui m'a été toujours désignée a été plutôt pour la partie exécutive que pour la partie administrative: ainsi mon rapport ne pourra rouler, en grande partie, que sur des actions militaires. Le soir même de mon arrivée, nous avons été, Projean & moi, couchés sous la tente; j'ai examiné dans la nuit les signaux que faisoient nos ennemis, ce qui me fit croire que nous ne tarderions pas à être attaqués. Le 16, j'ai visité nos frères d'armes; j'ai pris connoissance de la position de notre camp, de l'arrangement de nos batteries; & certes, je n'avois pas un instant à perdre pour prendre tous ces renseignemens.

L'ennemi méditoit dans ces circonstances une attaque générale. Le 17, au point du jour, les Espagnols font pleuvoir sur notre grand camp les bombes & les obuses; bientôt la canonnade commence; Projean & moi nous volons de suite auprès des soldats républicains; le combat s'engage à trois heures & demie du matin, & ne finit qu'à huit heures du soir.

Projean, à la tête de nos frères d'armes d'un côté, & moi de l'autre, nous électrisons leur courage, & par nos discours & par notre exemple. Le général Dagobert, Barbantane, Perignon, Poinsot, &c., sont à la tête de

l'armée; nos soldats se battent en héros, l'ennemi, qui s'étoit avancé sur les hauteurs de Pouillestres, est repoussé avec perte d'environ 2000 hommes, il a eu beaucoup de blessés, nous lui avons fait beaucoup de prisonniers. Notre perte a été d'environ 70 hommes tués, 130 blessés, très peu de prisonniers. Enfin nos troupes poursuivent l'ennemi jusque dans ses retranchemens, & nos braves frères d'armes restent maîtres du champ de bataille.

Je pouvois rendre un compte bien détaillé de cette journée; j'avois été tantôt à la tête de notre cavalerie, tantôt à celle de notre infanterie. Je me retirai donc sur les 8 heures du soir, pour parler à Flers, alors général en chef, & l'engager à poursuivre l'ennemi: mais celui-ci n'ayant pas paru dans l'action, à la tête de nos troupes, étant occupé à méditer des plans dans sa chambre du quartier-général, ne pouvoit pas apprécier le fruit de cette heureuse journée, & connoître la position alarmante de l'ennemi. Je m'attendois, cependant, qu'il ordonneroit une attaque pour le lendemain: nos troupes occupoient déja les hauteurs en face du camp espagnol, nos soldats avoient jeté la terreur dans le cœur des esclaves castillans, c'étoit enfin le moment de les attaquer à notre tour. Mais Flers, calculant plus sur le petit nombre de nos troupes que sur leur courage qui avoit encore redoublé par la victoire éclatante qu'elles venoient de remporter, ne se croit pas à même de pouvoir poursuivre l'ennemi, & donne le temps à Ricardos de rallier ses troupes qui s'étoient débandées, & qui manquoient même de munitions de guerre. (1)

(1) Ce fait nous a été rapporté ensuite par plusieurs déserteurs espagnols, & s'est confirmé par les déclarations des habitans des communes alors envahies par l'ennemi, lorsque nous les avons remises en liberté.

Les défenseurs de la patrie venoient de donner une leçon trop importante au général espagnol pour que celui-ci osât plus entreprendre notre camp de l'Union, qu'il s'étoit flatté de prendre pour venir bombarder Perpignan; mais il étoit clair aussi que son ambition ne céderoit pas, & qu'il n'abandonneroit pas le projet qu'il avoit conçu de s'emparer de cette place aussi importante. Il étoit naturel de croire qu'après avoir mis l'ordre dans son armée, puisqu'on lui en donnoit le temps, il chercheroit à faire avancer partie de ses forces du côté du Conflan, pour d'abord s'emparer du fort de Villefranche, qui devoit lui fournir une ligne de défense d'un côté, & venir ensuite cerner Perpignan par Peirestortes, Rivesaltes & Salces.

L'ennemi fit donc avancer portion de ses troupes qui s'emparèrent d'Ille; je m'empressai de témoigner à mes collègues mes inquiétudes sur le sort de Villefranche, & de faire connoître à Flers l'importance d'occuper le Coill de Ternère pour empêcher l'ennemi de pousser sur Villefranche.

Mes collègues décidèrent qu'il étoit important d'aller visiter ce fort; je fus envoyé pour cet objet.

Si Flers avoit eu des connoissances locales qu'il auroit pu acquérir s'il avoit fait quelques visites sur le territoire confié à sa défense, il n'auroit certainement pas négligé de prendre les mesures que je lui proposois, pour mettre à l'abri tout le Conflan & Villefranche lui-même.

Je partis le 24 juillet pour aller visiter ce fort; & du temps que je passai à travers les montagnes pour me rendre au lieu de ma destination, Ricardos faisoit avancer portion de ses troupes qui s'emparèren du *Coill* de *Ternère* & même s'avancèrent jusqu'à Vinça; je n'avois donc pas un instant à perdre, puisque l'ennemi passoit par le grand chemin pour venir du côté de Villefranche du temps que j'étois obligé de passer par les montagnes.

Parvenu à ce fort, je m'empressai de le visiter ; ce que je dus faire dans 24 heures ; je pris sur les lieux même toutes les mesures que les localités me permettoient de prendre, & je fus obligé de renvoyer les autres, quoique les plus essentielles, pour mon arrivée à Perpignan.

La garnison de la place & du château de Villefranche n'étoit que de 500 hommes en tout ; ils avoient des vivres pour trois mois ; les munitions de guerre n'y étoient pas trop considérables : il y avoit 14 pièces de canons, deux de 16 sans affûts, d'autres avec des affûts de fer, & d'autres avec des affûts très-mauvais.

Je m'apperçus que la ville & le château de Villefranche étoient dominés de tous côtés, & particulièrement par la montagne d'Ambula & celle de Saint-Jacques ; je fus de suite visiter ces positions avec le chef du génie qui étoit là, le commandant de la place & la municipalité ; je me convainquis par moi-même, étant sur les lieux, que pour défendre & s'opposer au bombardement de Villefranche, il falloit porter deux pièces de canons sur les hauteurs dites *Las-claus-Serades*, vis-à-vis *Sirac*, & en avant la *montagne d'Ambula* ; par ce moyen on défendoit déja la commune de Prades ; il étoit impossible à l'ennemi de s'en emparer, & de venir gagner les hauteurs qui dominent Villefranche ; mais nous n'avions pas là des pièces de canons avec des affûts propres à les transporter ; point de canonniers, ni assez de forces pour aller occuper le poste. Si Flers avoit visité cette contrée à temps, il en auroit connu le besoin, il auroit fait occuper les postes essentiels.

Je me rendis sur-le-champ à Perpignan ; je fis mon rapport à mes collègues, qu'ils envoyèrent au comité de salut public, & nous prîmes de suite toutes les mesures que je n'avois pas pu prendre sur les lieux ; mais

l'ennemi ne nous donna pas le temps de les mettre en exécution.

Le général Flers se decida pour lors à envoyer 1200 hommes du côté de Montalba, commandés par l'adjudant général Solboclair, avec quatre pièces de canons & un mortier de six pouces. Il fut arrêté que je partirois de suite avec ces 1200 hommes pour nous opposer à ce que l'ennemi n'avançât sur Villefranche.

Nous arrivons à Montalba; de suite un chemin est pratiqué pour avancer nos pièces de canons sur la montagne & vis-à-vis Vinça: mais l'ennemi avoit déjà dépassé Prades, & en passant par *Sirac & Las-Claus-Serrades* il avoit été s'emparer de la *montage d'Ambula*, où il plaçoit ses batteries, ses mortiers & ses obusiers.

Le 2 août nous attaquâmes Vinça; nos troupes y entrèrent, prirent tout ce qui appartenoit à l'ennemi; & ne pouvant pas rester à cette ville où nous aurions pu être écrasés dans la nuit, nous revînmes sur la montagne, après avoir fait mordre la poussière à plusieurs satellites du despote Castillan, & lui avoir pris beaucoup de fusils.

Le 3, au point du jour, l'ennemi commença à bombarder Villefranche; je me portai à la commune Deux; sur les deux heures du soir je m'apperçus qu'un convoi espagnol descendoit par Prades du côté de Vinça pour se rendre à Ille. Je rassemblai les habitans de cette commune, qui certainement ont donné des marques non équivoques de leur patriotisme, en s'opposant continuellement à la marche de l'ennemi. Ils ont été victimes de la rage des forcénés Espagnols, qui ont brûlé leurs maisons, & y ont fait périr dedans quelques vieillards qui y étoient restés, parce qu'ils ne pouvoient pas porter les armes, & trois ou quatre femmes avec leurs enfans détenues dans leurs lits par leurs couches. Les habitans ayant été obligés de se retirer sur les montagnes du temps que l'ennemi s'avançoit sur leur commune, ont vu tranquillement brûler

leurs maisons, & n'ont cessé seuls de faire un feu terrible sur cette horde d'esclaves du temps qu'ils pilloient & incendioient leurs domiciles: ces bons citoyens auront sans doute quelque part à la reconnoissance nationale. Ce fut donc avec ces mêmes habitans que je descendis jusques au bas de la montagne pour attaquer ce convoi; nous fîmes un feu terrible sur l'ennemi, mais il passa à toute course.

Cette marche nous faisoit croire que l'Espagnol manquoit de subsistances & de munitions de guerre, & que Villefranche n'etoit pas encore rendu; nous étions d'autant plus portés à le croire, que nous voyions que le feu avoit cessé de part & d'autre, & que le fort de Villefranche avoit tiré le dernier. Nous vîmes bien que ce convoi qui descendoit rapidement du côté d'Ille, où l'ennemi avoit ses subsistances, ne manqueroit pas de repasser le lendemain pour porter des munitions de bouche & de guerre. Je revins de suite à Montalba; dans la nuit, nous fîmes de nouveaux préparatifs sur la montagne qui est vis-à-vis Vinça, pour attaquer le convoi lorsqu'il repasseroit; mais dans la nuit même nous apprenons la reddition de Villefranche. Le 4 août, le convoi espagnol s'avance vers Vinça, escorté de plus de six cents hommes d'infanterie & assez de cavalerie. Nous engageâmes le combat. Deux fois l'ennemi voulut entreprendre de passer, deux fois il fut repoussé avec perte. Enfin il fut obligé de s'en retourner à Ille.

Je rentrai pour lors à Perpignan, pour témoigner à mes collègues & au général Flers la crainte que j'avois que l'audacieux Espagnol ne voulût poursuivre ses conquêtes jusqu'au Mont-Libre: il fut arrêté que je me rendrois de suite dans ce fort pour en faire la visite & en faire mon rapport.

Parvenu au Mont-Libre, je vis que je ne m'étois pas trompé dans mes opinions; l'ennemi, qui avoit envoyé

des forces par la Cerdagne espagnole, s'étoit rendu maître de la Cerdagne française, & déja, depuis trois jours, il avoit formé un camp en face du Mont-Libre, sur les hauteurs de la Perche pour assiéger cette place. J'envoyai de suite des espions qui me servirent fort bien. Bientôt je fus informé que ce camp ennemi étoit fort de 6000 hommes d'infanterie & environ 500 de cavalerie.

Suivant l'état qui me fut remis par le citoyen Voulland, alors commandant du Mont-Libre, la garnison n'étoit composée que de 1776 hommes en tout; & c'étoit là toute notre ressource pour cette contrée. On me rapporta que le général espagnol alloit faire des dispositions pour placer une batterie en avant de Bolquaire pour s'emparer des hauteurs d'où l'on nous devoit bombarder par ce côté. Les espions que j'avois envoyés à Villefranche me rapportèrent aussi que l'ennemi devoit s'avancer sur Olete, passer par Las-Llançades, & venir établir une autre batterie avec des mortiers & des obusiers sur les hauteurs qui dominent le Mont-Libre par son derrière, & nous attaquer, par ce moyen, des deux côtés.

Nos forces qui étoient au Mont-Libre étoient donc très-foibles; je m'empressai d'écrire à mes collègues, pour leur marquer ma triste position. Je leur demandai un renfort, & ils envoyèrent le général Dagobert avec quelques bataillons. Pendant ce temps, je fis former une redoute sur une hauteur appelée la Llagone, au nord du Mont-Libre, où nous portâmes deux pièces de canon; nous placâmes deux autres postes le long de cette colline jusqu'à la Borde, & par ce moyen nous empêchâmes l'ennemi, qui étoit au camp de la Perche, de venir établir sa batterie en avant de Bolquaire & de faire des incursions dans le Capsir, par où il auroit pu nous tourner, & d'où il auroit tiré beaucoup de foin pour sa cavalerie. Je portai aussi de suite mes regards du côté d'Olette; nous y fîmes passer deux pièces de canon, pour que les Espagnols, qui

étoient à Villefranche & dans le Conflan, ne puſſent pas avancer; nous fîmes couper le pont d'Olete, & par ce moyen nous tînmes l'ennemi en échec de tous côtés.

Chaque jour je viſitai nos frères d'armes; je leur préſentai d'un côté les dangers de la patrie dans la partie confiée à notre défenſe; de l'autre, je leur préſentai l'amour que tout bon citoyen doit avoir pour la cauſe ſacrée de la liberté & de l'égalité, & les ſermens qu'ils avoient faits de défendre la République & de vaincre ou périr en combattant pour elle. Nos braves frères d'armes me faiſoient des réponſes certainement bien touchantes pour une ame ſenſible: chacun s'empreſſoit de déclarer que ſon dernier ſoupir ſeroit pour ſa patrie, qu'ils abhorroient les tyrans & la tyrannie, qu'ils vouloient la République, la liberté, l'égalité ou la mort: que la ſeule choſe qu'ils demandoient, c'étoit de ſe trouver bientôt au combat, pour donner des preuves non équivoques de leur dévouement entier pour la cauſe ſacrée que nous défendons.

Je preſſai, tant qu'il fut en moi, la fin de ma viſite; & après avoir pris ſur les lieux toutes les meſures que les localités me permettoient de prendre, je rentrai en toute diligence à Perpignan pour faire mon rapport à mes collègues, que nous avons envoyé au comité de ſalut public.

Il fut reconnu qu'il étoit indiſpenſable qu'un d'entre nous reſtât au Mont-Libre, pour ſurveiller auprès d'une place auſſi importante. Je fus déſigné à cet objet: mes collègues me chargèrent en partant de remettre en liberté la Cerdagne françaiſe & de ſauver le Mont-Libre avec le courage de nos braves frères d'armes; je leur promis l'affirmative, & nous avons tenu parole.

Je rentrai au Mont-Libre le 23 août; le général Dagobert y étoit déja arrivé avec deux ou trois bataillons: j'envoyai de nouveau des eſpions d'un côté & d'autre,

& le 24 je fus informé que nos ennemis ne tarderoient pas à nous attaquer. Il n'y avoit pas un instant à perdre; j'employai tous mes moyens pour engager le général Dagobert à attaquer le camp de la Perche ; celui-ci n'osoit s'y décider, puisque nous n'avions pas un seul homme de cavalerie, & que l'ennemi en avoit 500, & son infanterie supérieure en nombre à la nôtre. J'écrivis sur-le-champ à mes collègues pour nous en faire passer s'il étoit possible ; mais je voyois bien qu'il falloit au moins douze jours pour qu'elle pût arriver, si en cas on nous en envoyoit, & que l'ennemi ne tarderoit pas si long-temps à nous attaquer par les deux côtés. Je fis de nouveau ces réflexions à Dagobert qui les trouva justes, je le pressai encore pour qu'il fît attaquer le camp de la Perche, & le 26 il me présenta un plan d'attaque très-bien combiné, qu'il vouloit exécuter le 28.

De suite je fus passer en revue toutes les troupes qui étoient au Mont-Libre, en présence de Dagobert & son état major. Je trouvai nos frères d'armes tous bien disposés, & n'attendant que l'heureux moment auquel ils pourroient aller se battre. Le 27 l'ordre fut donné; je fus sur le soir visiter nos troupes qui étoient sur la Llagone, & que je n'avois pas vues la veille. Je leur annonçai qu'ils devoient se battre le lendemain : un cri général de *vive la République*, fut leur réponse. Je leur promis d'être à leur tête, ils jurent de ne pas m'abandonner : *oui*, s'écrient-ils, *demain nous vaincrons ou nous mourrons pour la patrie.*

Le lendemain avant le jour nos troupes se mettent en marche, les généraux et moi à la tête ; un combat très-chaud s'engage au camp de la Perche : notre force étoit de 4500 hommes, pas un seul de cavalerie ; nos braves guerriers se battent avec un courage sans exemple, notre infanterie, loin de craindre la cavalerie espagnole,

la charge avec un courage vraiment républicain ; la canonnade & la fusillade la plus opiniâtre dure plus de quatre heures ; l'ennemi est forcé de prendre la fuite lorsqu'il voit les héros de la patrie entrer dans son camp, fondant sur lui avec la baïonnette. Nous restons maîtres du camp ; pièces de canons, munitions de guerre, tentes, effets de campement, beaucoup de fusils ; enfin tout reste au pouvoir de l'armée française, jusqu'à la soupe des Espagnols, & la chapelle de l'aumônier qu'ils n'eurent pas le temps d'emporter ; nos soldats trouvent beaucoup de butin dont ils se chargèrent, nous fîmes 200 & quelques prisonniers.

Nos troupes s'étant reposées un instant, nous poussons en avant. Ce jour même la Cerdagne française est remise en liberté ; nous allâmes bivouaquer à Sainte-Leucadie : là je me rappelai que le général Dagobert avoit retiré les meilleures troupes qui étoient à Olete, pour faire l'attaque du camp de la Perche ; je lui témoignai mes inquiétudes sur ce poste important ; que les Espagnols, qui étoient à Villefranche & au Conflan, pouvoient nous forcer aisément & s'avancer pour prendre les positions favorables, d'où ils auroient pu bombarder le Mont-libre. Ce général fut trop rassuré & n'eut pas égard à mes sollicitudes, & ne voulut pas renvoyer ces troupes à leur poste. J'envoyai pour lors le citoyen François Tastu, mon secrétaire, que je chargeai de commission avec une proclamation aux habitans de cette contrée, dans laquelle je les engageois & les requérois de se lever en masse pour aller garder pour quelques jours le poste important d'Olete. Je réussis dans cette opinion : les habitans ne furent pas sourds à la voix de la Patrie, mais malheureusement ils étoient sans armes, & point de canonniers en état de faire jouer nos deux canons, qui n'y étoient restés que tout autant que nos meilleures troupes,

en venant pour faire l'attaque du camp de la Perche ; n'avoient pas eu le temps de les amener.

Le 29, nous entrâmes à Puy-Cerda, de suite nous fûmes nous emparer du poste important de Belver ; le 30, toute la Cerdagne Espagnole voyoit flotter dans son sein l'étendard tricolor.

L'ennemi voyant que nos forces s'étoient portées en avant dans les deux Cerdagnes, ne manqua pas d'aller nous attaquer à Olete. Le 2 septembre, il se porta en force avec une artillerie assez considérable, passa la rivière qui étoit guéable, & le petit nombre des soldats qui étoient restés à notre poste avec les habitans qui y étoient accourus, n'ayant personne de bien expérimenté pour les diriger, sont obligés de céder.

Le général Dagobert voyant pour lors combien mes craintes avoient été bien fondées, désirant ne pas perdre le fruit d'une victoire aussi éclatante que celle du camp de la Perche, & les deux Cerdagnes que nous venions de mettre sous le pouvoir de la Nation françoise, jaloux en outre de garder avec exactitude la partie importante qui avoit été confié à sa défense, prépara de suite une attaque pour le lendemain au point du jour. Nos soldats quoiqu'inférieurs en nombre, fondent sur l'ennemi avec leur courage ordinaire, le pressent la baïonnette aux reins, reprennent notre poste. Les Espagnols (c'est-à-dire, ceux qui ont pu) prennent la fuite & se sauvent à toute jambe, nous laissent 14 bouches à feu en canons, obusiers ou mortiers, sans compter les deux qui nous appartenoient déja ; nous faisons plus de 300 prisonniers, dont vingt officiers ; beaucoup de mulets, chevaux, fusils, effets de campement &c. restent en notre pouvoir.

Dans le même instant que nous entrâmes dans la Cerdagne espagnole, je m'empressai d'appeler le commissaire des guerres qui étoit au Mont-Libre, pour qu'il

vînt prendre inventaire de tout le bled, seigle, orge, son, foin, salé, légumes, habillemens, &c. qui étoient au magasin de Puy-Cerda ou autres lieux appartenant au despote castillan, que je fis transporter au Mont-Libre, à l'exception de ce qui étoit provisoirement nécessaire pour la subsistance de nos troupes. Je fis désarmer les habitans de cette contrée; leurs armes & celles que nous trouvâmes à Puy-Cerda & les munitions de guerre furent aussi envoyées au Mont Libre. Je fis une proclamation aux habitans de la Cerdagne espagnole, que je fis passer aussi du côté de la *Seu-d'Urgeil*, & du côté *de Ripoll*, avec plusieurs exemplaires de la Constitution françoise traduite en leur langue: mais je m'apperçus de suite que c'étoit avec les canons & sur-tout avec la baïonnette qu'il falloit ramener les esprits de ces esclaves si cruellement fanatisés. Je ne m'occupai pas à municipaliser les communes, mais je m'empressai de lever une contribution de 210 mille livres sur les habitans de cette contrée. Les plus riches s'étoient retirés dans l'intérieur de l'Espagne, je déclarai leurs biens au pouvoir de la Nation, tout comme ceux des ecclésiastiques & la dîme qu'ils percevoient.

Comme nous avions des montagnes & des gorges à garder & qui étoient praticables parce que les neiges n'existoient pas à cette époque, le général Dagobert m'avoit observé que nous aurions besoin d'un renfort; & ne pouvant pas en avoir du côté de Perpignan, puisque l'ennemi qui y étoit en force, cherchoit à nous cerner de toute part, j'avois écrit au département de l'Arriége, qui est tout voisin, de venir à notre secours. Le peuple se leva en masse, 8000 hommes arrivèrent sur le champ, mais très-peu étoient armés de fusils, les uns portoient des haches & des faux, les autres des piques, des fourches & des bâtons; c'étoient les seules armes qui étoient en leur pouvoir, mais ils apportèrent

la meilleure, celle de la bonne volonté & de l'amour de la patrie.

Les administrations de ce département ne nous avoient pas prévenus de la prompte arrivée de ces généreux défenseurs, ils arrivèrent sans apporter avec eux des subsistances, ce qui nous mit un instant en peine; je pris les mesures les plus promptes pour leur en procurer: ils étoient venus en outre sans être organisés, nous les renvoyâmes à leurs chefs-lieux de districts respectifs pour s'y organiser en bataillons, ce qui fut exécuté.

Une grande partie du district de Prades étoit au pouvoir de l'ennemi, & notamment les chefs-lieux de district; les administrateurs & les juges du tribunal étoient errants d'un côté & d'autre pour se soustraire à la tyrannie de nos ennemis. J'appelai l'administration du district à Puy-Cerda, qui fut chargée des mêmes opérations qui lui sont déférées; je la chargeai encore de l'administration des biens des Espagnols qui s'étoient émigrés, de celui des prêtres, de la perception des fruits provenant de la dîme que l'ennemi avoit perçue, & en même temps de la perception de la contribution qui étoit ordonnée par mon arrêté. J'adjoignis pour cela un membre de l'administration du département de l'Arriége; je fis réunir les juges du tribunal au Mont-Libre. Je n'ai pas pu faire main basse sur l'argenterie des églises, il n'en a pas été trouvé; on a toujours dit que le despote castillan l'avoit fait retirer dans l'intérieur dès le commencement de la guerre.

Me trouvant éloigné de mes collègues, la communication très-difficile par rapport aux postes que l'ennemi occupoit du côté de Perpignan, je me trouvai dans un pays où je ne recevois aucun papier public: n'ayant avec moi aucune loi de la République, n'ayant pas même celles que la Convention rendoit, je ne pouvois donc me conduire que d'après les principes que j'avois vu

adopter à la Convention du temps que j'avois été dans son sein, & d'après ce que me dictoient mon zèle & mon pur patriotisme ; si j'ai erré dans ma conduite, ce n'est certainement pas par mauvaise foi, je n'ai cherché dans toute ma conduite qu'à faire le bien de ma patrie.

Le 10 septembre, on m'annonça que les Espagnols avoient fait des progrès du côté de Perpignan, qu'ils avoient placé un camp sur Peiresortes : le 11, j'appris que nous avions été battus à Rivesaltes, que l'ennemi s'étoit rendu maître de cette commune, & avoit même placé un poste à la Metercé, dite de la Garrigue, qui est sur le grand chemin qui conduit de Perpignan à Salces, & qu'il avoit par conséquent rompu la communication par la grande route entre Perpignan & les départemens voisins. Je partis de suite, je marchai nuit & jour pour me rendre auprès de mes collègues ; mon contour fut tel, que je fus obligé de passer par Quillan, Carcassonne & Narbonne, pour venir à Perpignan. Je reçus en route une lettre de mon collègue Bonnet, qui étoit alors à Sigean, par laquelle il m'annonçoit qu'avec notre collègue Fabre ils avoient fait choix du général Dagobert pour venir prendre provisoirement le commandement en chef de l'armée de Perpignan, & m'invitoit à descendre pour leur donner du secours. J'écrivis de suite au général Dagobert, pour l'engager à venir promptement avec une portion de l'armée qui s'étoit si bien battue dans les deux Cerdagnes ; je continuai ma route ; j'arrivai le 14 au Lac, tout près Sigean, où je trouvai l'état-major de l'armée de Perpignan qui s'y étoit replié ; certainement cette retraite avoit mis la consternation dans tous les cœurs. Je lui témoignai mes inquiétudes & ma surprise sur cette retraite, qui pouvoit compromettre la chose publique. On me répondit qu'on avoit une nouvelle armée à organiser, provenant de la levée en

masse des départemens voisins, que c'étoit là les motifs qui les avoient amenés au Lac, en s'écartant de Perpignan.

Le 15, j'entrai à Perpignan, où j'ai trouvai notre collègue Fabre, veillant nuit & jour; Bonnet étoit du côté de Narbonne, ayant des affaires par-dessus la tête. Je fus de suite visiter nos frères d'armes; je couchai ce soir au camp : Fabre resta à Perpignan, prenant toujours de grandes mesures de sûreté. Dans la nuit, je fus en avant avec nos patrouilles, pour pouvoir découvrir quelque chose sur les dispositions de l'ennemi. Le 16, le général Daoust avoit formé un plan d'attaque qui devoit s'exécuter le 18; mais l'ennemi n'attendit pas jusqu'à ce moment.

Le 17, avant le jour, les troupes espagnoles qui étoient au camp de Peyrestortes s'avancèrent du côté du grand chemin de Salces, & au point du jour notre poste du Vernet est attaqué & emporté. Je sortis de Perpignan au premier bruit du canon, avec mon collègue Fabre, pour nous rendre au Vernet; déja l'ennemi faisoit pleuvoir les boulets sur Perpignan, qu'il vouloit bombarder. Tous les esprits étoient consternés de notre défaite; nous les rassurions en passant, en leur annonçant que nous allions prendre notre revanche.

Arrivés sur le grand chemin, nous trouvâmes le général Daoust, qui nous annonça qu'il avoit envoyé chercher au grand camp quelques bataillons d'infanterie, un peu de cavalerie & de l'artillerie. Un peu en avant, nous trouvons deux bataillons qui se replioient pour entrer à Perpignan; ils nous annoncèrent la prise du Vernet, en ajoutant qu'une seule pièce de huit qui leur étoit restée avoit malheureusement crevé, & qu'ils ne pouvoient plus tenir sans artillerie. Cette nouvelle nous fit frissonner; nous restâmes un instant sans rien dire; mais la chose alloit de mal en pire; je me rappelai pour lors les devoirs d'un citoyen qui voit sa patrie en danger;

&

& sans autre réflexion, je mis mon sabre à la main; je haranguai ces deux bataillons, & le peuple accourut là en foule; je rappelai les victoires que nous venions de remporter avec leurs frères d'armes, du côté de la Cerdagne, à la tête desquels je m'étois trouvé. Je leur présentai, d'un côté, l'esclavage que nos ennemis cherchoient à nous préparer; &, de l'autre, la liberté & l'égalité dont la patrie nous continuoit la jouissance, si, par leur courage, ils contribuoient, dans le combat qu'il falloit entreprendre, à faire mordre la poussière aux Espagnols. Je me mis à leur tête, je les adjurai de me suivre pour aller reprendre le Vernet, & sur-le-champ ces deux bataillons font demi tour, viennent avec moi, en m'assurant que leurs baïonnettes vont faire justice de toute cette cohorte d'esclaves.

Nous étions déja en marche; mon collègue Fabre & le général Daoust vinrent nous joindre, en nous annonçant l'arrivée d'un renfort. Ils placèrent ces deux bataillons dans les bois, à notre gauche du chemin; & comme je connoissois particulièrement les localités, je reculai pour aller prendre le renfort qui arrivoit, que je conduisis sur la droite, à travers la mitraille que l'ennemi nous faisoit pleuvoir; notre artillerie, bien soutenue, s'avança sur le grand chemin; un combat très-vif s'engagea; la cavalerie espagnole s'avançoit sur le vignoble pour tourner notre aîle droite. Je marchai pour lors avec notre peu de cavalerie, soutenue par un bataillon d'infanterie que je conduisis derrière le moulin à poudre; nous chargeâmes la cavalerie espagnole, & nous la repoussâmes violemment. C'étoit pour lors le moment le plus chaud du combat; mon collègue Fabre & Daoust pressoient vivement de l'autre côté. Je me portai alors un peu sur ma gauche, où étoit le bataillon du Cantal, avec le général Lemoine; nous étions en face du Vernet;

nous faisons battre la charge, le bataillon du Cantal marche sur l'ennemi à la baïonnette, & l'Espagnol se voyant pressé de toutes parts, prend la fuite. Nous restons maîtres du Vernet; nous y reprenons notre artillerie; l'ennemi nous laisse huit pièces de la sienne, & deux obusiers, dont nous avions grand besoin.

Par cette action nous venions de mettre en sûreté la ville de Perpignan, que l'ennemi nous auroit bombardée s'il avoit continué de rester maître de Vernet. Ce n'est pas assez, m'écriai-je pour lors au général Daoust, d'avoir sauvé Perpignan; il faut encore, dans cette journée, sauver les départemens méridionaux. L'ennemi est en déroute, c'est le moment de le poursuivre & d'aller l'attaquer au camp de Peyrestortes. Daoust prétendoit, & avec raison, que l'armée qui s'étoit battue le matin au Vernet, n'étoit pas suffisante pour aller attaquer un camp aussi fortifié par la nature & par l'art, & hérissé de canons, tel que celui de Peyrestortes, où l'ennemi avoit 12 à 15 mille hommes; je lui observai que nous pouvions prendre quatre mille hommes de Salces, que j'irois me mettre à leur tête, & qu'en attaquant par ce moyen des deux côtés, l'ennemi ne pouvoit pas tenir. L'attaque fut sur-le-champ décidée. Je partis à toute bride: parvenu à Salces, j'annonçai à nos frères d'armes la victoire que nous venions de remporter, & l'attaque que nous allions faire. Nos troupes furent sur-le-champ sous les armes. Le général Gogai, qui commandoit cette division, la fit marcher sur trois colonnes, soutenue sur notre gauche par le peu de cavalerie qui étoit là. Nous fîmes les signaux convenus avec Daoust en nous mettant en marche. Je me mis en avant avec huit hommes qui me suivoient, du nombre desquels étoit le citoyen *Pams*, de Salces. J'avois envoyé des espions en avant pour connoître la marche de l'ennemi, & ce que nous pourrions trouver d'obstacles sur notre route. A une heure du soir j'étois tout près de Rivesaltes, où j'appris que

l'ennemi étoit encore, mais qu'il alloit se replier au camp de Peyrestortes.

Je m'apperçus que nos colonnes étoient encore assez en arrière, je reculai pour voir si elles marchoient en ordre; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après avoir trouvé la colonne de droite qui marchoit à grand pas, je vis celle du centre qui étoit arrêtée, & celle de gauche qui faisoit demi-tour pour rentrer à Salces! Je me portai à toute bride sur cette colonne, où je trouvai le général Gogai qui m'annonça qu'il venoit de recevoir contre-ordre par écrit, & que nous ne faisions pas l'attaque de ce jour. Je me plaignis amèrement contre ceux qui avoient donné ce contre-ordre, puisque je voyois qu'on vouloit encore commettre la même faute qu'on avoit commise après la journée du 17 juillet, en ne poursuivant pas l'ennemi dans sa déroute, & dans un moment aussi favorable. Mais Gogai ne faisoit qu'exécuter l'ordre qui lui avoit été donné : ce n'étoit donc pas à lui que je devois m'adresser, & je ne pouvois pas prendre sur moi de faire continuer la marche de cette petite armée. Je me rendis à toute bride au Vernet pour parler au général Daoust & à mon collègue Fabre sur cet objet. Je fus encore bien plus surpris, lorsque je les trouvai à la tête de cette armée, qui étoit déjà assez en avant en marche, & presque à portée du canon du camp de Peyrestortes, qu'ils alloient attaquer de leur côté; je leur témoignai ma surprise sur le contre-ordre envoyé à Gogai, qui étoit tout-à-fait opposé à la marche de l'armée à la tête de laquelle ils se trouvoient. Ils me répondirent que c'étoit un *quiproquo* qui avoit donné lieu à cette mépriſe.

Je ne perdis pas mon temps à chercher la cause & l'objet de ce contre-ordre, je cherchai seulement à persister à faire l'attaque de suite; je ne voulois pas sacrifier une victoire aussi éclatante, que celle que je voyois que

nous pouvions remporter, à quelques petits caprices, ou à un amour-propre dont je ne connoissois pas la cause; mais en attendant, nos troupes étoient rentrées à Salces, & la journée qui devoit nous être favorable se passoit.

Le général Daoust envoya pour lors de nouveau deux ordonnances à Gogai, avec ordre de mettre la troupe en marche pour attaquer le camp de Peyrestortes, du côté de Rivesaltes. Je me rendis de nouveau à toute bride à Salces; je parlai à nos frères d'armes, qui ne se plaignirent pas du tout de la marche inutile qu'on leur avoit fait faire. Gogai donna les ordres avec toute diligence, & nous nous remîmes en marche. Nous n'avions pas fait un quart de lieue de chemin que l'armée du Vernet commença à attaquer le camp de Peyrestortes de son côté; la canonnade & la fusillade furent très-vives; l'armée de Salces marchoit à grands pas pour aller donner du secours à nos frères; nous nous apperçûmes que le feu cessa, & notre armée étoit repoussée. Demi-heure après elle revient à la charge, la canonnade & la fusillade sont encore plus opiniâtres; déja quelques-uns des défenseurs de la patrie entroient dans les retranchemens du camp ennemi, notre armée est repoussée de nouveau & le feu cesse encore. J'étois dans ce moment avec l'armée de Salces tout près de Rivesaltes où nous voulions bivouaquer, ne sachant pas ce que feroit l'armée du Vernet, & il étoit déja nuit; mais un instant après nous vîmes pour la troisième fois le combat s'engager, le feu étoit terrible de part & d'autre. Nous précipitâmes notre marche pour arriver sur les lieux. Mais le combat avoit cessé avant notre arrivée, & notre armée étoit encore repoussée. Parvenu avec environ 500 hommes d'infanterie & 3 pièces de quatre sous le camp des Espagnols, mon premier empressement fut de faire tirer trois coups de canon à poudre, pour donner le

ſignal à nos frères qui avoient attaqué de l'autre côté, pour qu'ils s'avançaſſent de nouveau à meſure que le reſte de l'armée de Salces continueroit d'arriver. L'ennemi voyant paroître un autre corps d'armée qui alloit le prendre du côté de Riveſaltes, nous attaqua de ſuite : les boulets & les obus pleuvoient comme la grêle, c'étoit environ neuf heures du ſoir. Nos ſoldats ſe rangent en bataille & brûlent de ſe battre. Une fuſillade terrible commence de part & d'autre, la charge bat, je me mets à la tête. Gogai, qui faiſoit avancer le reſte de cette armée, arrive dans le moment, il parcourt tous les rangs, nous marchons à toute courſe, la baïonnette en avant; nous nous précipitons tous dans les retranchemens du camp ennemi, nous ſommes dans la mêlée, les Français ſont confondus avec les Eſpagnols, nous les preſſons à coups de baïonnettes & à coups de ſabres : là périſſent beaucoup de ſatellites caſtillans; l'ennemi, cherchant à ſe ſauver, prend la fuite : nous le pourſuivons juſqu'à l'extrêmité de ſon camp, & la victoire eſt à nous : un camp qui contenoit 1200 tentes & 43 pièces d'artillerie, où il y avoit de beaux obuſiers & de beaux mortiers, reſtent en notre pouvoir; beaucoup de munitions de guerre, chevaux d'artillerie, effets de campement &c., ſont les fruits de la victoire remportée par les défenſeurs de la patrie; ceux-ci ſe chargent du butin, & le ſoupé des Eſpagnols reſte pour rafraîchir nos braves combattans. Dans ces deux actions, nous avons fait 700 priſonniers à l'ennemi; il a perdu beaucoup de monde : notre perte n'a pas été conſidérable; nous avons perdu une quarantaine d'hommes dans la mépriſe qu'il y eut lorſque l'armée de Vernet ſe préſenta pour entrer dans le camp de Peyreſtorres. L'armée de Salces crut d'abord que c'étoient des Eſpagnols qui venoient pour reprendre leur camp; il y eut pendant deux fois une fuſillade que je parvins à faire ceſſer bien

vîte de part & d'autre, en leur annonçant qu'ils étoient tous Français. (1)

C'étoit bien le moment, après ces deux victoires, d'attaquer le grand camp des Espagnols où ils n'avoient pas beaucoup de troupes. Le général Daoust & Gogai en connurent aussi la nécessité. Le 18 septembre, ils combinèrent un plan d'attaque qui devoit s'exécuter le 20 au point du jour. Les deux armées de Salces & Vernet réunies, devoient attaquer par devant, les autres forces devoient attaquer par derrière, en passant par la métairie Deux; l'un & l'autre corps d'armée avoient la retraite sûre en cas de besoin. Le 19, au point du jour, je me rendis à Salces, & successivement à Peyrestortes, pour tout préparer pour la journée du lendemain,

Je fus informé que le général Dagobert, qui descendoit du Mont-Libre pour prendre le commandement en chef de l'armée de Perpignan, venoit d'arriver à Estagel. Je m'y rendis de suite. Je connois le courage de Dagobert, je sais qu'il se bat supérieurement bien; je me félicitois donc de le voir arriver dans un moment aussi favorable. Je lui annonçai nos victoires & le plan d'attaque qui devoit s'exécuter le lendemain: il me répondit qu'il ne le vouloit pas. Il se rendit de suite à Perpignan; je le suivis une heure après. Mon collègue Fabre & moi, nous fîmes tous nos efforts pour le porter à vouloir l'attaquer; nous lui représentâmes les débris de l'armée espagnole du camp de Peyrestortes, qui ne s'étoit pas encore ralliée à celle du grand camp de Pontilla & Trouillas; cinq mille hommes

(1) J'ai dû un plus grand détail à cette affaire pour détruire les funestes impressions qu'a laissées la feuille appelée, l'*Anti-Fédéraliste*, répandue avec profusion à Perpignan, & qui a calomnié l'armée de Salces, digne de tout éloge ainsi que celle du Vernet. Car si l'armée de Salces a remporté la victoire, c'est qu'elle avoit été préparée par la triple attaque de celle du Vernet.

que l'ennemi avoit du côté de Prades & Villefranche, environ autant au camp d'Argelès, ce qui faisoit que ses forces étoient divisées, & que nous ne devions pas lui donner le temps de les rassembler. Je lui représentai encore que la petite armée qui descendoit avec lui du Mont-Libre, étoit déja arrivée à Estagel, qui n'est pas bien éloigné de Peyrestortes; que je lui avois parlé avant mon départ; qu'elle m'avoit répondu n'être pas fatiguée, & qu'elle se rendroit à temps au lieu du combat, si on lui en donnoit l'ordre. Dagobert persista toujours, & ne voulut pas l'attaquer.

Le 20 septembre, soit que Ricardos eût donné l'ordre à ses troupes, qui étoient au Conflant & à Villefranche, d'évacuer; soit que l'adjudant-général David, qui parut sur les hauteurs de Villefranche avec une poignée de nos braves défenseurs, ait semé la terreur dans le cœur des Espagnols qui étoient dans ces contrées, Villefranche & Prades furent évacués, les troupes rentrèrent au camp de Pontilla, celles d'Argelès s'y retirèrent aussi avec tant de precipitation, qu'elles nous laissèrent portion de leur grosse artillerie. Le 21 au soir, Dagobert nous annonça qu'il attaquoit le 22.

Au point du jour nos troupes se mirent en marche du côté de Thuir; là elles furent divisées en trois colonnes, l'une dirigée par Dagobert, l'autre par Daoust, & l'autre par Gogai. Ils avoient aussi amené notre cavalerie. Mon collégue Fabre marcha avec ces troupes. Un autre corps de 3,000 hommes devoit, en sortant de notre camp, prendre le grand chemin pour se présenter seulement sur les hauteurs du Réart; la majeure partie de ces soldats n'avoit que des piques, il fut décidé que je resterois à cette division. Dagobert commença le combat qui fut très-vif. Comme je me tenois sur le Réart, distant de trois heures de chemin de l'endroit où étoient Dagobert & mon

collègue Fabre, je ne pouvois pas bien décider sur le sort de nôtre bataille, mais j'en augurai mal.

Je partis pour lors pour Thuir avec le général Zacomoni: en arrivant, nous apperçûmes que Gogai faisoit encore tirer quelques boulets sur Thuir; nous trouvâmes notre cavalerie derrière un bois, elle me répondit qu'on ne lui avoit donné aucun ordre. Je m'avançai sur Sainte-Colombe, où je trouvai mon collègue Fabre avec Dagobert, Daoust & Gogai, réunis, qui m'annoncèrent que nos troupes avoient été repoussées. Déja l'ordre étoit donné pour les faire rentrer dans notre camp; nous revînmes donc à Perpignan.

Fabre & mon collègue Gaston, qui venoient d'arriver auprès de cette armée, jugèrent convenable que je me rendisse du côté du Mont-Libre. Dans mon voyage, & en passant dans le Conflent qui venoit d'être délivré, j'y parcourus les communes chefs-lieux des cantons, j'épurai les municipalités, en ne conservant en place que les officiers municipaux qui avoient donné des marques de civisme, & qui avoient abandonné leurs communes lors de l'entrée des Espagnols, pour se retirer dans la terre libre; ceux qui furent adjoints furent aussi pris dans cette classe. Je pris un arrêté pour mettre en état d'arrestation tous ceux qui avoient accepté des places à eux données par le despote castillan, pour faire désarmer ceux qui n'avoient pas eu le courage d'abandonner leurs foyers lors de l'entrée des ennemis; pour épurer les autres municipalités que je n'avois pas pu parcourir, & faire arrêter tous les gens suspects. Il m'étoit impossible d'exécuter par moi-même cet arrêté, je nommai des commissaires à cet effet; je fis cependant l'arrestation de quelques personnes que je reconnus suspectes à mon passage.

Le 14 vendémiaire, j'appris que le général Dagobert se portoit sur Camprodon, & qu'il demandoit à être secondé par Thozes. Vouland, général de brigade, partit

du Mont-Libre avec six cents hommes ; Pelink, capitaine du septième régiment, partit de Puy-Cerda avec trois cents défenseurs. Ces deux petits corps d'armée devoient se joindre le 15 à trois heures du soir sur la croix de Mayence. Je partis aussi de Puy-Cerda avec ces trois cents hommes. Nous arrivâmes au lieu du rendez-vous à l'heure indiquée. Vouland avoit plus de chemin à faire, & ne s'y trouva pas. Mais ce n'est pas un reproche que j'entende faire à cet officier, il n'en mérite aucun par la conduite qu'il a tenue au Mont-Libre, & tant qu'il a été auprès de moi. Notre petit corps d'armée bouilloit d'ardeur de se battre ; il témoigna le desir d'attaquer Thozes, nous nous y rendîmes. Les habitans avoient quitté le village, débagageoient leurs maisons, & se portèrent sur les hauteurs de l'autre côté de la rive, qui est à demi-portée de fusil ; ils s'étoient réunis à quelques Parrots, tous bien armés, portant une bannière blanche. Comme je sais parler leur langage, je m'avançai pour les sommer de se rendre ; je leur parlai le langage de la raison, ils me répondirent par une fusillade qui blessa à côté de moi deux de nos frères d'armes. Le combat s'engagea ; nos soldats entrèrent dans Thozes au milieu des balles ; & voyant l'opiniâtreté de ces fanatiques Espagnols, ils emportèrent tout ce qu'ils trouvèrent, & mirent le feu aux foins, pailles, & sur-tout aux grains appartenans au roi d'Espagne. Nous gagnâmes ensuite les hauteurs de la montagne, où nous avons passé la nuit au bivouac.

Vouland nous fit avertir dans la nuit qu'il étoit arrivé à Dorri, & qu'il s'étoit emparé de la commune. Le 16, au point du jour, nous fûmes le joindre. Nous partîmes ensemble, pour aller nous emparer des Planozets & Planeilles : nous y prîmes quelques fusils tout neufs que les habitans y avoient encore laissés ; nous continuâmes notre route sur Ribes.

Tous les habitans de cette contrée, bien armés, s'étoient

réunis pour nous empêcher d'avancer; nous les débusquâmes. Arrivés tout près de Ribes, les ennemis, au nombre de 150, occupoient un poste très-essentiel, & qui présente un fort construit par la nature. Le général Vouland disposa l'attaque, il garda les hauteurs & commença à canonner l'ennemi, avec quatre petites républicaines que nous portions. Peleink se mit à la tête d'une colonne de 300 hommes: je marchai avec une autre de pareil nombre: nos soldats se portent avec la baïonnette en avant, nous enlevons le poste. Il fut pour lors question d'entrer à Ribes: les Parrots occupoient la montagne qui est en face, & nous faisoient un feu terrible; nous descendons & prenons la ville.

Malgré que nous fussions maîtres de Ribes, ces Parrots réunis avec les habitans voisins & au nombre d'environ 500, nous cribloient de balles lorsque nous passions dans les rues: je fis amener toutes les femmes que je fis ranger en bataille sur la place, pour recevoir les coups de fusils que leur maris & leurs parens tiroient sur nous; le feu cessa.

L'objet de notre marche étoit d'aller seconder Dagobert, qui, passant par Camprodom, devoit aller attaquer Ripoil, où l'Espagnol avoit des ateliers de fusils, où il fabrique ses meilleures armes. Le 16, environ midi, le général Vouland reçoit une lettre de Dagobert, qui lui annonce que quoique maître de Camprodon, il ne trouvoit pas à propos d'avancer sur Ripoil, & qu'il faisoit rentrer ses troupes. Vouland se décida, pour lors, à faire rentrer les siennes. Nous amenâmes 25 personnes en otage: du nombre étoient le bailli de Ribes, & un capitaine espagnol que nous y trouvâmes & que nous fîmes prisonnier. Dans toute cette marche nous avons perdu deux hommes & cinq légèrement blessés; l'ennemi en perdit une trentaine de ceux qui s'opposoient à notre marche, que nous

trouvâmes étendus dans notre passage. Nos soldats dévalisèrent tout ce qui pouvoit être utile à l'ennemi, ils se chargèrent de butin : nous amenâmes beaucoup de chevaux, des bœufs, des cochons, chèvres, moutons, &c. qui ont servi, en partie, pour gratifier nos soldats.

Nous revînmes donc à Puy-Cerda où Dagobert est venu nous joindre avec l'armée qu'il avoit à Carcassonne. Les Espagnols venoient souvent inquiéter nos soldats qui étoient à Belver; ils étoient au nombre de 7 à 800 du côté de Moutailla : Dagobert jugea à propos d'aller leur donner la chasse; il vouloit encore se porter à Soudurgell. Nous étant mis en marche, nous arrivâmes, bien avant dans la nuit, à un poste occupé par l'Espagnol, à Sainte-Eugénie : nous enlevâmes le poste, nous y fîmes 29 prisonniers. Le lendemain, au point du jour, nous attaquâmes Moutailla & la Moline, où il y avoit beaucoup de soldats espagnols : ceux ci, voyant nos braves frères d'armes descendre pour les attaquer, prirent la fuite. Nos soldats se chargèrent de butin; nous prîmes les munitions de guerre; nous amenâmes des bœufs, des chevaux, des moutons, &c.

Dans ces époques, l'ennemi fit sa retraite sur le Boulon & Ceret. Nos troupes s'avancèrent sur Villelongue, Bagnoles, Trasserres & Saint Luc. Je ne dirai pas ici pourquoi l'ennemi n'a pas été vivement suivi dans sa retraite, & pourquoi on lui a donné le temps de se retrancher sans l'attaquer; je n'étois pas sur les lieux; & quand je m'y suis rendu, j'ai dû faire de nouvelles marches qui m'ont empêché de m'informer sur cet objet. D'ailleurs, mes collègues en rendront compte dans leur rapport.

Je me rendis ensuite à Perpignan pour conférer avec mes collègues, & leur observer qu'en divisant nos troupes comme l'on avoit fait jusqu'alors, ce morcellement de forces ne pouvoit que nous être nuisible. Dagobert,

informé que le général Thureau étoit arrivé à Perpignan pour prendre le commandement en chef, s'y rendit auſſi : ils décidèrent d'aller attaquer Ceret.

Dagobert partit donc avec 2,500 hommes, chargé de cette expédition : mes collègues jugèrent à propos que je ſuiviſſe ce petit corps d'armée.

Nous nous mîmes en marche ; nous paſſâmes par Saint-Marſal & nous parvînmes juſqu'à Montholo & Pelalda ſans trouver aucun obſtacle. Solboclaire ſe tenoit à Saint-Ferréol avec un petit corps d'armée, pour favoriſer la marche de Dagobert, & attaquer le poſte eſpagnol qui ſe trouve par-deſſous & vis-à-vis le pont de Ceret, en même temps que Dagobert attaqueroit le poſte du pont de Ceret.

Nos troupes s'étant repoſées un jour à Pelalda, nous partîmes, le 30, pour aller faire l'attaque. Nous paſſâmes par Reynes où les Eſpagnols occupoient deux poſtes ſur la hauteur de la montagne que nous enlevâmes ; nous continuons notre marche ; nous enlevons encore deux autres postes : enfin il ne reſtoit qu'un poſte à enlever pour arriver à Ceret ; il étoit gardé par 250 hommes, & ſa poſition étoit très-avantageuſe pour l'ennemi. Nous nous diſpoſions pour l'attaquer lorſque nous ſommes tout-à-coup aſſaillis par une décharge vigoureuſe de mouſqueterie : le courage de nos ſoldats s'enflamme ; Dagobert ſe met à la tête d'une de nos colonnes & crie, *à la baïonnette !* Je connoiſſois particulièrement les localités ; je me mis à la tête d'une autre colonne que je conduiſis en paſſant derrière un bois qui nous couvroit par notre gauche ; nous avions la montagne qui nous garantiſſoit ſur la droite ; nous tombâmes ſur le poſte ennemi ſans qu'il pût nous faire aucun mal. Nos braves ſoldats ſe précipitèrent la baïonnette en avant, l'ennemi prit la fuite. Nous reſtons maîtres du poſte qui

domine Ceret, & qui n'en eſt pas bien éloigné, puiſque nos balles arrivoient aux maiſons.

Nos troupes avoient tellement jeté la terreur dans le cœur des Eſpagnols, que les ſoldats qui abandonnèrent ce poſte, loin de s'arrêter à Ceret, n'osèrent pas même ſe réfugier au pont où l'ennemi avoit une batterie, perſuadés que nous allions l'attaquer; ils ſe ſauvèrent du côté de Bellegarde. Les habitans de Ceret & les émigrés qui s'y étoient réfugiés, et qui ne s'attendoient pas à notre viſite, furent frappés d'une terreur panique, & fuyoient auſſi à toutes jambes vers Bellegarde.

Nous avions marché à grande courſe pour enlever le poſte; Dagobert n'y arriva pas ſi-tôt, il étoit à pied, & ſon âge ne lui permettoit pas de marcher ſi vîte que beaucoup de nos jeunes & braves ſoldats; j'engageai pour lors nos frères d'armes à deſcendre avec moi; mais je me trouvai ſous les murs de Ceret, avec une trentaine de nos frères. Dagobert, arrivé ſur la hauteur, s'oppoſa à ce que nous allaſſions attaquer le pont de Ceret, & donna ordre à nos troupes de ne pas deſcendre; je leur criai, je leur fis ſigne pluſieurs fois de venir pour attaquer, tout fut inutile; Dagobert ne voulut pas y conſentir. Je voyois la facilité d'enlever ce poſte où il y avoit tout-au-plus une cinquantaine d'hommes de cavalerie & très-peu d'infanterie, & quatre bouches à feu dont un obuſier : d'ailleurs c'étoit l'objet de la marche de nos troupes. L'ennemi qui venoit de l'échapper belle, s'empreſſa de le renforcer pendant la nuit.

Le poſte du pont de Ceret enlevé, Solboclaire, qui attaqua tout de ſuite, comme il étoit convenu, celui qui eſt ſous Saint-Ferriol, en ſeroit reſté maître, puiſqu'il n'auroit pas eu autant de forces à combattre; car le pont de Ceret fit auſſi feu ſur ſa colonne, & contribua beaucoup à la mettre en déroute, ce qu'il n'auroit pas pu faire ſi Dagobert avoit attaqué de ſon côté.

Cette action étoit décisive, car ces deux postes étant enlevés, nous avions le champ libre pour aller par le *Coil de Porteils* sur la *Jonquère*, & couper les vivres à l'ennemi qui ne pouvoit en recevoir que par ce seul chemin.

Nous passâmes la nuit au bivouac. Le lendemain l'ennemi se porta en force sur Ceret & gagna la montagne. Dagobert fit alors sa retraite, nos troupes rentrerent à Pelalda.

Deux jours après nous allâmes attaquer Arles, l'ennemi occupoit plusieurs postes avant d'y arriver, que nous enlevâmes; nous entrâmes à Arles, d'où le général Dagobert fut d'avis de se retirer dans la nuit.

Voyant que l'affaire de Ceret étoit manquée, je me rendis à Perpignan auprès de mes collègues: il fut pris de suite un arrêté pour qu'un d'entre nous se rendît au département de l'Aude, de la Haute-Garonne, & l'Arriège, pour y accélérer l'envoi des subsistances, fourrages, habillemens, & pour faire passer à Perpignan les troupes qui se trouvoient au camp de Muret sous Toulouse, & aux ordres du général Marbot; je fus désigné pour cet objet.

Dans mon voyage, animé du desir du bien public, je me suis attaché scrupuleusement à ranimer le patriotisme des sociétés populaires; j'ai établi des comités de surveillance en plusieurs endroits; j'ai chargé scrupuleusement les membres de ces comités de ne pas perdre de vue que c'est de leur zèle actif que la chose publique attend son salut.

Les besoins de l'armée ont fait ma première sollicitude; aussi il n'est point d'ateliers en tout genre que je n'aie visités, point d'administration dont je n'aie sondé l'esprit & calculé les ressources: les besoins de l'armée du Mont-Libre & ceux de l'armée de Bagneuls & Collioures m'étoient connus, & me parurent si pressans que mon zèle me porta à épuiser tout ce qui s'offrit à mes yeux dans les ateliers de Carcassonne. Je visitai ces mêmes

ateliers ; celui des habillemens & couvertures étoit très-bien organisé ; les administrateurs & les habitans apportoient un zèle infatigable à la confection des ouvrages, il ne se passoit pas un jour que l'on n'eût quelque chose de prêt à envoyer. Le département de l'Aude a beaucoup contribué au maintien de l'armée des Pyrénées-orientales par les sacrifices considérables qu'il a faits. Je ne parlerai pas ici de quelques hommes en particulier qui peuvent ne pas avoir servi la cause de la liberté ; je parlerai seulement de la masse du peuple de ce département, & je dirai que, vu ce qu'il a fait, le zèle qu'il a apporté en envoyant des défenseurs à cette armée, en lui procurant les vivres dont il a épuisé ses greniers, le nombre d'habillemens, couvertures, &c., qu'il a fourni, démontrent fort bien son amour pour la patrie.

Les affûts pour les canons, que l'on construit dans les atteliers de Carcassonne, y sont on ne peut pas mieux traités ; les bois n'y sont employés qu'après un choix & un triage sévère, le fer n'y est pas épargné : la plus exacte surveillance conduit & dirige ces ateliers. Ce qui me surprit dans cette ville, ce fut de voir que la société populaire n'y étoit pas encore épurée, que le comité de surveillance étoit en grande partie composé des membres des administrations ; ce qui offre une monstruosité révoltante, puisque les surveillans se surveilleroient eux-mêmes. Je contribuai à faire épurer cette société : j'ai assisté à quelques-unes de ses séances après l'épurement qui se prolongeoit bien avant dans la nuit ; un temple dédié à la raison & à la philosophie devoit y être inauguré sous peu de jours. Douze nouveaux membres choisis dans le sein de la société populaire épurée, composèrent le nouveau comité de surveillance.

Je me rendis ensuite à Toulouse : j'y ai visité les administrations, les comités de surveillance, la société populaire, & j'ai pour lors établi mon opinion sur l'esprit

public, & sur les ressources de cette partie de la division de l'armée des Pyrénées orientales. Je m'attendois à pouvoir retirer des subsistances de cette ville; mais le tiraillement qu'il y avoit eu entre l'armée de Bayonne & celle de Perpignan avoit donné quelques obstacles; & au lieu de retirer des grains de la ville de Toulouse pour l'armée, je fus obligé de permettre l'importation de six mille quintaux qui furent pris au district de Castelnaudari.

Je fus passer en revue les troupes qui étoient au camp de Muret sous Toulouse, composées de 5600 hommes dont 3000 n'étoient pas armés. Mon mandat exprès portoit que je les requerrois pour se rendre à Perpignan; informé qu'on avoit instruit le comité de salut public de l'existence de ce corps d'armée de réserve pour voir s'il voudroit en disposer pour l'envoyer à Toulon, je suspendis ma requisition: je fis part de nos projets & de nos besoins au comité de salut public, je connoissois l'importance de la reprise de l'infâme Toulon, il y en eut assez pour me déterminer à ne pas faire marcher ces troupes jusqu'à ce que j'eusse une réponse du comité de salut public, qui les fit marcher sur Toulon.

Je me rendis ensuite au département de l'Arriège: les fourrages dont ce département abonde, & de la fourniture desquels dépend le succès de nos armes, nécessitoient ma présence. Indépendamment des réquisitions portées par nos arrêtés, je trouvai que le district de Saint-Girons avoit en magasin 8000 quintaux de foin qu'il avoit procurés par prévoyance & de son propre mouvement pour les besoins de l'armée. Celui de Tarascon offroit des approvisionnemens très-satisfaisans; des commissaires pris dans le comité de surveillance de Pamiers furent chargés, par mon arrêté, d'en accélérer le recouvrement & de les faire transporter au lieu de leur destination. Le district de Saint Girons devoit faire descendre les

foins

foins de Saint-Martory par la Garonne pour être voiturés sur le canal jusqu'à Narbonne. Les habitans de ces pays montagneux ont donné des marques bien sensibles de leur dévouement en accélérant le transport des fourrages qu'ils ne pouvoient pas faire, faute de voiture, en les apportant sur leur dos.

Les divers tableaux du recensement du grain qui me furent remis dans ce département, n'offroient point une grande assurance pour les bleds & farines, cependant ils étoient suffisans aux réquisitions déja faites : il restoit pour la consommation des habitans le bled maïs, des pommes de terre & autres fruits, récoltes ordinaires des pays montagneux : c'est avec un vrai plaisir que j'ai vu ce peuple se prononcer d'une manière bien touchante pour une ame sensible, en nous disant que l'amour de la liberté lui prescrivoit des privations, plus fortes qu'il ne croiroit encore avoir assez fait pour l'obtenir.

La commune de la Bastide, longtemps enchaînée par l'aristocratie nobiliaire & sacerdotale, secoua ce double joug du préjugé & de la crainte, j'eus le bonheur de contribuer à y former une société populaire, de lui faire adopter les réglemens de la société épurée de Foix ; le langage de la raison, celui de la persuasion faisoient des progrès rapides ; les bénédictions multipliées que l'on a données à la Convention nationale & aux bons montagnards sont un garant bien certain des sentimens bien purs de ces vrais sans-culottes.

L'opinion publique m'ayant attiré à Saint-Girons, où le fanatisme avoit pendant deux ans secoué les torches incendiaires, malgré les perfides menées des chefs de parti & l'immoralité de leurs discours, je vis que les signes extérieurs de leur culte ont été abattus & renversés au grand contentement du peuple, si on en excepte quelques ames foibles ; les autorités constituées ont par des arrêtés sages & précis favorisé le triomphe de la Raison.

Compte rendu par Cassanyes.

Par un arrêté dont l'exécution fut confiée au procureur-syndic du district de Riom, j'établis un comité de surveillance dans ce chef-lieu de district. Par un article de ce même arrêté, j'ai ordonné l'épurement de la société populaire, dont l'opinion & les sentimens n'offrirent, à mes yeux, qu'un amour prononcé pour le succès de la République, & pour les principes de la sainte Montagne.

Des ressources d'un autre genre furent puisées dans ce district ; les charbons de bois devoient s'en extraire en abondance sans porter préjudice aux forges ; par-là nos ateliers d'artillerie ne suspendront point leur activité.

Saint-Gaudens, district de Haute-Garonne, composé d'administrateurs intelligens & révolutionnaires, offre des magasins considérables de foin ; une société populaire dans les bons principes ; un atelier pour réparer les armes, très-utile & qui a fait armer tous les bataillons qu'il a fournis, dont la conservation me parut très précieuse sous ce rapport : je crois que l'intérêt public exige que tout ce département soit compris en tout son arrondissement dans la division de l'armée des Pyrénées orientales.

Il ne me restoit plus qu'à faire des dispositions à Toulouse pour que les fourrages n'eussent d'autre séjour que le *transit* ; le citoyen Portes fut chargé de la surveillance & de l'exécution de ces dispositions.

Une commission pour opérer la réforme dans les charrois produisit par mes soins une économie très-considérable pour la République. Nous avons à Toulouse 180 charrettes de moins à payer, 5 à 6 cents chevaux de moins à nourrir, & le service en sera plus exact & mieux surveillé ; j'invitai l'agent principal de cette commission à aller porter le scalpel de la réforme près l'armée à Perpignan.

Je rentrai à Perpignan le 14 frimaire, d'où je partis de suite pour me rendre à Bagnols, où étoit mon collègue

Gaſton. Nous envoyâmes un exprès à Fabre pour ſe réunir à nous & prendre mon rapport.

Le 15, au point de jour, la cannonade ſe fit entendre ſur la montagne des Alberes ; je ſortis pour examiner le réſultat de cette affaire, & je vis que notre premier poſte étoit forcé. Nous partîmes avec Gaſton pour nous rendre à Villelongue, où nous trouvâmes le général Vernedes fort tranquille dans ſa chambre, qui nous annonça que tous nos poſtes des Alberes étoient pris. Il étoit facile de conclure que nos poſtes des Alberes étant pris, notre poſition étoit très-critique ; je fis des reproches à Vernedes de ſon inſouciance : celui-ci me répondit qu'il travailloit à un plan. Gaſton & moi nous lui propoſâmes d'aller reprendre nos poſtes, mais la choſe lui parut impoſſible, & l'expérience a prouvé qu'il n'y avoit que ſa mauvaiſe volonté. On m'annonça que nos ſoldats avoient manqué de cartouches. Gaſton & moi en fîmes des reproches à Vernedes. Celui-ci nous répondit qu'il n'en avoit pas à Villelongue, qu'il en avoit envoyé chercher à Bagnols, & qu'il y avoit quatre heures qu'il en attendoit. Nous fûmes tous les trois à une petite égliſe de Villelongue ſervant d'entrepôt, & nous y trouvâmes au moins de 20 à 25 mille cartouches. Voilà un principe de nos trahiſons ; auſſi le glaive de la loi a frappé ſur la tête du traître Vernedes. Mon collègue Gaſton ſe rendit à notre camp de Villelongue ; je m'en fus raſſembler nos troupes qui avoient été forcées à nos poſtes des Alberes ; je leur fis diſtribuer des cartouches, je les fis rafraîchir ; je les haranguai, & les engageai à venir avec moi reprendre nos poſtes.

L'adjudant-général Bertolet qui les commandoit diſpoſa ces troupes, & les fit marcher ſur trois colonnes. Je reſtai à celle du centre, qui fut la ſeule à combattre ; les autres avoient un contour à faire, & n'arrivèrent pas à temps : environ trois cents hommes de bonne volonté

montent avec moi vers la montagne, dont une grande partie d'un bataillon de la masse du district du Vigan, & un détachement du bataillon du Tarn; le combat s'engage sur les quatre heures du soir, & à la faveur de la nuit nous marchons la baïonnette en avant à travers les balles, sans presque jamais tirer, & à dix heures & demie du soir nous avions repris tous nos postes. Cette action peut être comptée pour une des plus brillantes; je désirerois pouvoir faire connoître le nom de tous nos braves soldats qui se battirent si bien dans cette affaire, & celui de cinq ou six officiers des deux dits corps qui s'y sont distingués, entre autres le chef du bataillon du Tarn, qui marchoit à la tête de nos braves frères; Bertholet s'y conduisit supérieurement bien; nous fîmes cinquante quatre prisonniers, dont les seize premiers furent envoyés le soir même à mes collègues qui étoient à Villelongue, les trente-huit restant furent envoyés le lendemain à Collioure; nous prîmes aussi plus de 200 fusils espagnols ou portugais, & des munitions de guerre.

Le 16 nivôse, l'ennemi nous attaqua au point du jour; le camp de Villelongue, mon collègue Gaston, & Fabre qui avoit été le joindre ce soir, se rendirent au lieu du combat. J'entendis la canonnade du haut de la montagne; je descendis de suite pour aller donner du secours; j'emmenai avec moi 300 hommes de ceux que je trouvai en descendant, & qui la veille n'avoient pas eu le courage de suivre leurs frères dans leur brillante action. Je n'avois pas plus d'un quart-d'heure de chemin à faire pour arriver au lieu du combat, lorsque je m'apperçus tout-à-coup que nos troupes, je ne sais par quelle fatalité, se débandoient, & prenoient la fuite du côté d'Argèles; je leur fis signe de se replier sur la montagne, & de venir me joindre, d'où nous aurions pu retomber sur l'ennemi & reprendre notre camp: mais, hélas! je ne

pus pas y réussir, d'ailleurs elles ne pouvoient pas entendre ma voix. Mes collègues faisoient tout leur possible pour les rallier. Gaston sur-tout se précipita à mille dangers, & ne put parvenir qu'à en rallier environ 400 qu'il amena du côté de la montagne où je me trouvois pour favoriser ma retraite, & m'empêcher par ce moyen de tomber entre les mains de l'ennemi.

Nous partîmes pour lors pour Argèle, où nous ralliâmes entièrement nos troupes; Gaston & moi nous les haranguâmes; nous reçûmes aussi leurs plaintes; ils nous dirent qu'on avoit placé aux avant-gardes & aux postes les plus essentiels les troupes qui n'avoient jamais vu le feu, & dont une grande partie étoit sans fusils, ce qui avoit été la cause de notre défaite.

Nous étions inquiets sur le sort de notre collègue Fabre, on nous annonça qu'il s'étoit retiré à Port-Vendres; nous allâmes le joindre, & la nuit même nous prîmes un arrêté, pour que l'accusateur public du tribunal criminel militaire fît des informations sur cette affaire. Sans doute, il n'y avoit que trop de coupables. Le général Vernedes a payé de sa tête ses crimes & ses forfaits.

Mon collègue Fabre continua à rester à Port-Vendres; Gaston se retira à Bagnols; je me rendis à Passa, à la division du général Pérignon: chaque jour j'allai au camp visiter nos frères d'armes; nuit & jour il y avoit un général de brigade qui y étoit de garde. Chaque soir, Pérignon ou moi, nous y faisions notre ronde; enfin une parfaite discipline y étoit établie.

Le général Doppet, se voyant forcé à faire sa retraite sur Perpignan, d'après des ordres supérieurs qu'il venoit de recevoir, se décida à attaquer Villelongue, pour y reprendre notre artillerie, & en même-temps pour faire voir à l'ennemi que si nous faisions notre retraite ce n'étoit pas sa prise de Villelongue qui en étoit la cause

Il dirigea son plan d'attaque, le général Daoust partit pour aller l'exécuter ; il att qua au point du jour, il força tous les postes, reprit le camp avec toute l'artillerie que nous avons ramenée à Bagnol-des-Aspres.

Le lendemain nous apprenons que Bagnols-sur-Mer, qui est tout près de Port Vendres, avoit été pris par l'ennemi : je craignis tout de suite pour Collioure ; je partis de suite avec mon collègue Gaston, mais nous n'étions pas moitié chemin, que nous apprîmes que les Espagnols en étoient maîtres.

Gaston rentra, pour lors, à Perpignan ; je me rendis à Elme pour rallier nos troupes qui se sauvèrent de Collioure. Le lendemain toutes nos troupes devoient effectuer la retraite au camp de Perpignan ; je protégeai d'abord la retraite de toutes les troupes qui étoient à Elme, & dans la nuit je me portai à Passa, pour favoriser celles de la division de Perignon : enfin, notre retraite s'opéra avec ordre.

Le 2 nivôse je rentrai à Perpignan, où je ne trouvai que notre collègue Gaston ; le soir même on nous annonça la mort de notre infortuné collègue Fabre ; nous remîmes l'ordre dans nos troupes, notre camp de l'Union commençoit à être mis dans un état de défense respectable.

Ce fut au milieu de tant d'obstacles à vaincre que la municipalité de Collioure, échappée aux satellites du tyran espagnol, vint nous faire le rapport de l'infame trahison qui avoit livré le fort Saint-Elme & postes environnans à l'ennemi. Un attentat de cette nature méritoit un grand châtiment : aussi de prompts arrêtés furent pris afin que le tribunal militaire poursuivît à l'instant les auteurs & complices de cet infâme complot ; & comme Delatre, général divisionnaire, commandant depuis Collioure jusqu'à Villelongue, nous parût un des chefs de la conspiration, nous le fîmes traduire au tribunal révolutionnaire de Paris.

Je ne puis pas ici rendre compte de ce que nous avons fait dans les derniers jours que j'ai resté à Perpignan ; le résultat de nos opérations reste consigné dans les registres généraux de la commission, tant dans celui des correspondances que dans celui des arrêtés qui sont restés entre les mains de mon collègue Gaston, lors de mon départ.

Je ne puis pas non plus rendre compte ici des opérations que nous avons faites toutes les fois que j'ai été réuni à mes collègues ; elles étoient aussi consignées dans les registres de la commission, qui sont restés en leur pouvoir. Leur rapport fera donc encore partie du mien. Le 13 nivôse, j'ai vu sur le bulletin le décret qui me rappeloit ; je suis parti le 14, & suis rentré dans le sein de la Convention le 23.

Voilà, citoyens-collègues, quelle a été ma conduite. m'estimerai heureux, si je puis avoir contribué par mes soins, mon zèle & mon patriotisme, à faire le bien de la chose publique, & mériter encore votre estime.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.